

Apocalypse now

Emmanuelle Turcotte

Volume 11, numéro 1, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, E. (1996). *Apocalypse now*. *Brèves littéraires*, 11(1), 19–22.

EMMANUELLE TURCOTTE

Apocalypse now

Montréal, dix-neuf janvier, quinze degrés, Apocalypse.

Les autos roulent sous la pluie presque tiède et arrosent les passants. La neige, grise de calcium et de pollution, fond et forme des flaques immenses qu'il faut enjamber. Les vieillards ressortent leurs parapluies. Les enfants ne peuvent plus se lancer de boules de neige et interrogent le ciel de leurs yeux perplexes.

Léa traîne ses sacs d'épicerie et se demande ce qui se passe.

Ce soir, la température va chuter de trente degrés. Demain sera encore l'hiver. Alors pourquoi aujourd'hui ?

Léa déteste le froid. Elle déteste l'hiver à cause du froid. Elle ne peut supporter l'humidité glacée qui transperce son manteau et ses gants, qui gèle

ses pieds et ses orteils, qui pétrifie ses oreilles qu'elle oublie toujours de couvrir.

Aujourd'hui c'est le printemps. Mais pour une seule journée. Demain ce sera l'hiver.

Il faut en profiter.

Léa chantonne une chanson, celle qui l'a réveillée ce matin à la radio. Elle est de bonne humeur malgré la pluie. Elle se sent bien parce qu'il fait doux. Elle traverse la rue et se dirige vers la boulangerie de son quartier. Son pied atterrit dans une mare d'eau brune. Elle n'y fait presque pas attention. L'odeur chaude et sucrée du pain se répand autour du bloc. La clochette annonce son entrée dans le commerce.

Tiens, un nouvel employé.

— Bonjour. Oui. Un italien blanc s'il vous plaît. Merci. Bonjour là.

Ses doigts et ses yeux avaient frôlé les siens lors de l'échange. Elle avait ressenti l'énergie. La bonne, celle qui annonce la complémentarité. Bien-être tendu réciproque. Oui, tout y était, c'était bien cela.

Demain elle reviendrait acheter un italien blanc et faire plus ample connaissance.

Mais demain ce sera l'hiver. Encore.

Un petit chat se dandine en traversant la rue, se faufile à temps. Une camionnette fonce sans l'avoir vu et arrête au coin de rue suivant en crissant des pneus. L'animal reprend son chemin l'air de rien.

Léa respire à fond l'odeur de ce faux printemps. Mélange d'herbe humide et de terre à moitié gelée. Ses sacs d'épicerie sont lourds à porter; les poignées de plastique commencent à trop s'étirer. Elle dépose tout sur le trottoir un instant avant de repartir, le poids mieux réparti. Au loin, une sirène.

Elle passe à côté de la cour d'école où des enfants attendent l'arrivée de leurs parents. Une petite fille à la tuque rouge crie en courant. Un petit garçon reste seul près de la porte. Une institutrice dispute un couple de malfaisants qui retiennent un rire nerveux.

Il fait chaud. Oui mais demain ?

— Pardon.

Perdue, elle a accroché avec ses sacs une vieille dame qui marchait plus lentement. La femme se retourne mais ne semble pas avoir entendu.

— Pardon.

Aucune réaction. Bon.

L'air devient plus sec. Léa n'en peut plus de porter. La lourdeur des sacs lui coupe la circulation des doigts. Elle se dépêche et contourne sa rue.

Une petite foule de gens est rassemblée. Ils regardent l'édifice de loin. Une femme secoue tristement la tête. C'est dommage, un si beau bloc. C'est une chance qu'il n'y ait eu personne à l'intérieur.

Les pompiers rangent leur attirail et font une dernière inspection. Une voiture de police arrive sur les lieux. Une voisine pointe une jeune femme du doigt. Oui, celle avec des sacs d'épicerie, c'est une résidente.

L'odeur de fumée suffoque. Le temps est trop lourd d'humidité. Il fait trop chaud.

Léa regarde ce qui reste de son appartement.